

Henri, 21 ans (bouffée délirante)

d'après R. Spitzer, *Etudes de cas*, Paris, Masson, 2008.

Henri, instituteur de 21 ans, est amené aux urgences par la police le 13 juillet, à la veille de la fête nationale. Il a provoqué un esclandre dans le hall d'entrée d'un hôtel, en s'en prenant au personnel et aux clients, en ouvrant les bagages des autres personnes, en déplaçant les meubles et les pots de fleurs, en demandant aux gens leur opinion sur le gouvernement, sur le colonel Kadhafi, sur le mur de Berlin, tout ceci accompagné par des cris de « vive la France ! ».

À l'admission, Henri est presque totalement mutique. Il semble effrayé et inspecte la pièce d'un regard méfiant. Il se met brutalement à parler d'une manière désordonnée, déclarant que les gens ne sont pas ce qu'ils paraissent et qu'il y a des espions partout. Il annonce qu'il est lui-même un espion, que son père n'est pas son vrai père, qu'il y a des radiations partout, qu'il doit accomplir une mission et que quelque chose de terrible ou de magnifique va survenir. Il devient alors euphorique et annonce qu'il peut avoir autant d'argent qu'il le souhaite et devenir riche comme les Rothschild. Soudain, il se met à parler de sa petite amie, se demande où elle est, se met à pleurer et s'accuse de l'avoir contaminée avec une maladie incurable.

Henri n'a pas d'antécédents psychiatriques. Selon ses parents, il était parfaitement « normal » jusqu'à la veille de son admission à l'hôpital. Il ne buvait pas et ne consommait pas de drogues. Il était apprécié par ses élèves et respecté par ses collègues. Il avait depuis 6 mois une relation stable avec une amie, qu'il projetait d'épouser à la fin de l'année. La nuit du 12 juillet, ne réussissant pas à trouver le sommeil, il avait déambulé dans la maison et annoncé au petit matin à ses parents que le monde était devenu fou. Il posait de nombreuses questions bizarres, s'était isolé dans sa chambre et refusait de manger quoi que ce soit car la nourriture était bourrée d'ingrédients « pas naturels ». Quand ses parents avaient voulu appeler un médecin, il avait quitté la maison pour disparaître.

Henri est transféré des urgences dans un service d'hospitalisation. Son comportement change constamment durant la première semaine d'hospitalisation. Il est orienté dans le temps et dans l'espace, mais il se demande s'il est bien dans un « vrai » hôpital, et si les médecins sont de « vrais » docteurs. Quand on l'interroge sur son métier, il semble étonné d'être instituteur, tout en étant capable de donner l'adresse de l'école où il travaille. Son discours est la plupart du temps incompréhensible car il ne termine pas ses phrases ou bien passe de façon imprévisible d'un sujet à l'autre.

Par moments, Henri plaisante et adresse la parole à toutes les personnes présentes. À d'autres moments, il se replie sur lui-même, s'isole dans sa chambre et pleure. Parfois, il devient anxieux et il s'agite.

Durant plusieurs jours, il se bourre les oreilles de papier hygiénique « pour arrêter les voix », porte des lunettes de soleil « pour ne pas voir des choses » et met des gants « pour que mes mains ne me trahissent pas ». Il reste à distance des radiateurs, parce que les radiations « lui bloquent le cerveau, embrouillent ses pensées et pénètrent dans son corps pour lui

transmettre une maladie, peut-être le SIDA ». Il a peur de dormir dans sa chambre, et il prend plusieurs fois ses draps et ses couvertures pour essayer de dormir au milieu du couloir. Il se réveille à plusieurs reprises dans la nuit, et dort pendant deux ou trois heures en journée.

TD DF 4.2 Sémiologie et entités psychopathologiques (Philippe Spoljar)